RÉMY CHAUVIN

La fonction psy

Nous sommes entrés dans la phase scientifique de la parapsychologie

ROBERT LAFFONT

LA FONCTION PSY

8°R
101368

DU MÊME AUTEUR

SUR LA PARAPSYCHOLOGIE :

Nos pouvoirs inconnus, 1961, éd. Planète (épuisé).
Certaines choses que je ne m'explique pas, 1976, éd. Retz (épuisé).
La parapsychologie : quand l'irrationnel rejoint la Science, 1980, éd. Hachette, 1980 (trad. anglaise).

SUR LES PROBLÈMES BIOLOGIQUES :

La biologie de l'Esprit, éd. du Rocher, 1985.
Dieu des Fourmis, dieu des Étoiles, éd. du Pré aux Clercs, 1988.
Une étrange passion, éd. du Pré aux Clercs, 1989.

Une trentaine d'autres ouvrages, plus spécialement destinés aux étudiants et aux chercheurs, concernent la science du comportement animal ou éthologie.

Enfin, cinq ouvrages de science-fiction dont les plus récents sont parus aux éditions du Rocher :

Voyage outre terre, 1983.
Les Veilleurs du temps, 1984.

1191866

RÉMY CHAUVIN

LA FONCTION PSY

ROBERT LAFFONT

DL-26011991-02817

Couverture : photo Alfred Pasieka/
IMAGE BANK.

© Éditions Robert Laffont, S.A.
et Éditions Philippe Lebaud, S.A.R.L., Paris, 1991
ISBN 2-221-06965-X



Prologue

« S'il est vrai, comme l'affirment de nombreux témoins dont il est difficile de suspecter la bonne foi, que l'organisme humain puisse développer, en certains cas, un magnétisme capable de soulever une table, comme c'est surtout par l'application de la volonté que ces phénomènes se produisent et que c'est à l'insu de leur propre organisme que ces personnes déploient une force motrice inconnue sur des objets extérieurs, il apparaît bien que l'énergie cérébrale rayonne loin de son foyer, il apparaît aussi que le moi peut exercer une action sur la matière sans recourir, au moins consciemment, à l'intermédiaire de l'organisme, qui n'est plus un instrument actif, mais un conducteur passif. Le phénomène de la double vue dans certains états hypnotiques spéciaux paraît démontré aujourd'hui. Il est permis à certains sujets de voir, de lire à travers une barrière qui pour nous est opaque... Ainsi le cerveau peut dépasser infiniment l'organisme : il peut rayonner, palpiter, agir bien en dehors de ses limites.

« Les savants spéciaux n'ont pu contrôler la transmission de pensée d'un sujet à un autre sujet sans l'intermédiaire de la parole. Elle est attestée cependant

par des expérimentateurs nombreux... Il me semble qu'on n'étudie pas ces phénomènes dans un esprit suffisamment philosophique ou, pour parler plus exactement, métaphysique... ils attestent qu'il y a dans l'homme des puissances extraordinaires et inconnues, qui sont nulles ou à peu près dans son état normal, mais qui se manifestent dans certains états que nous appelons anormaux. Il y a en nous un moi inconnu qui peut exercer une action directe sur la matière, soulever par une volonté énergique un corps étranger comme s'il était son propre corps, percer du regard l'opacité d'un obstacle et recueillir à distance à travers l'espace la pensée inexprimée d'un autre moi... »

(Extrait de la thèse de Jean Jaurès,
« De la réalité du monde sensible »)

Introduction

C'est la brume, la pluie, la forêt et les feuilles d'automne qui constituent mon univers d'enfant, celui qui vous marque à jamais. Les routes désertes, le silence du cœur, la bise des soirs d'hiver autour de la vieille maison... Je suis essentiellement un fils de l'Ouest battu des vents et de la Mayenne aux noirs taillis : ils m'ont fait ce que je suis. Je me souviens aussi de lointaines vacances sur la côte bretonne, devant la mer verte que cinglent les embruns. Il y avait un monastère bénédictin non loin de la côte; les moines noirs très maigres et très gais se promenaient parfois le long de la falaise et ne dédaignaient pas de parler au gamin que j'étais. Et j'avais découvert dans un grenier le *Dictionnaire de la Bible,* de Vigouroux, en je ne sais combien de volumes. Je m'y plongeai; je ne savais pas encore que je serais un homme de science, mais je m'émerveillais de la religion des Chaldéens et des Sumériens; il y avait quelques dessins représentant, je m'en souviens très bien, Naram-Sin, roi d'Agadê, foulant au pied ses ennemis pendant que les dieux Sin et Nannar, qui sont aussi des astres, le protègent et le guident; et Lamgi-Mari, roi de Mari, en posture de « kaunakès » adorant la déesse Ishtar.

Et tant d'autres... C'était un univers parfaitement inconnu; dans le grenier que battait la pluie, penché sur le Vigouroux poussiéreux, j'arrivais sans m'en douter à la conclusion qui allait guider toute ma vie, c'est qu'il existe beaucoup d'univers, en plus de celui que je venais de découvrir; qu'ils sont sans doute là, à portée de la main ou peut-être cachés dans un livre oublié, comme l'univers de Tlön, cher à Borges, et qui décrit « Tlön Ukbar Orbis tertius »; et ces autres univers, de l'existence desquels je n'ai jamais douté : je les ai cherchés toute ma vie, non pas seul, mais avec quelques amis. Les avons-nous trouvés? Oui et non; la quête, commencée au bord de la lande bretonne, ne s'achève qu'avec la vie, je l'ai compris peu à peu.

Comme tous les hommes, je ne sais pas bien pourquoi je suis comme je suis... Traumatismes légers de la première enfance, mais avec des suites imprévisibles, paroles qu'on vous a dites ou qu'on a oublié de vous dire, alors que vous aviez besoin de les entendre? Ou encore enfance solitaire qui me forçait à me réfugier en moi-même... Je ne saurais le dire. Mais je me souviens tout de même avec la plus grande clarté, d'un jour de Noël 1923; Noël assez triste d'ailleurs : ma mère était veuve, car mon père avait été un des premiers tués de la Grande Guerre. Nous vivions, mon frère et moi, à Laval, qui s'est maintenant transformée en une métropole bruissante d'activité, mais qui, à ce moment, n'était qu'une petite ville de province dans laquelle Balzac se serait retrouvé sans effort. Eugénie Grandet, je l'ai connue, en plusieurs exemplaires, et tous les acteurs de *la Comédie humaine,* figés dans leurs préjugés cruels; car dans la Mayenne de ce temps-là, nous n'étions pas tendres. Nous ne le sommes

toujours pas. Les jours qui s'étirent interminablement, rythmés par les études, et par les cloches des innombrables couvents (je n'en ai jamais vu autant qu'à Laval en ce temps-là), si bien que l'évêque, n'arrivant pas à dormir, leur fit commandement de laisser se reposer les chrétiens au moins jusqu'à cinq heures du matin. Car en Mayenne, à six heures, et encore maintenant, tout le monde est debout et fort alerte...

C'était donc Noël. Un Noël qui allait décider de toute ma vie, mais je ne le savais pas encore. J'avais dix ans et ne goûtais qu'un seul plaisir, la lecture, et c'est pourquoi ma pauvre mère m'avait acheté deux livres de Jules Verne, *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune,* après avoir, bien sûr, demandé au curé de sa paroisse si on n'y trouvait rien de contraire à la foi ou à la morale. Je me plongeai, je m'immergeai, je me noyai dedans. Il fallut me les arracher des mains pour me convaincre de prendre mon repas. Le soir même ils étaient lus entièrement, et j'étais devenu un homme, un homme de science. Ma vocation m'était apparue en traits de feu sans la moindre ambiguïté avec une certitude absolue. Certitude qui ne m'a jamais quitté, pas une seconde, jusqu'au jour béni où je revêtis la blouse blanche dans le labo où j'allais faire ma thèse. Je savais que j'étais fait pour cela. Il n'y avait ni crédits ni possibilités d'avenir et la Seconde Guerre mondiale était à nos portes. Mais le doute ne m'a pas effleuré, jamais! Je tentais des expériences parfois tout à fait folles, et c'est là que j'ai appris tout ce qu'on peut faire avec un fer à souder et une vieille boîte de conserve. J'étais heureux, heureux! tout seul dans le labo désert avec comme seuls bruits le claquement d'un thermostat et le ronronnement d'un moteur lointain.

Tout cela n'explique pas mon goût pour l'inconnu et le bizarre, bien que le seul choix de mon sujet de thèse montrait déjà une certaine perversité dans la direction de mes recherches.

En effet le professeur au Muséum auprès duquel j'avais été chercher mon sujet de thèse m'avait tenu ce langage :

– Monsieur, un savant russe a trouvé que les sauterelles des nuées de sauterelles sont vertes quand elles sont isolées et noires quand elles sont groupées, tâchez de savoir pourquoi!

Et je m'étais retrouvé devant le Muséum, sur le trottoir de la rue Buffon, lesté de ce seul bagage; mais ça ne m'avait pas découragé du tout... Tout de même, de là aux sciences sulfureuses, il y a une certaine distance. Et si je poursuis mon analyse il me semble que la raison de mes curiosités coupables je la trouve dans une certaine vision de l'univers qui doit être assez rare, car les quelques collègues auxquels j'en ai parlé m'ont regardé avec des yeux ronds. Voilà : je crois, mais croire est trop peu dire, *je sais* que l'univers recèle une énigme formidable, qui réside probablement dans le fait qu'il a une quantité infinie d'univers avec leurs règles d'interprétation propres; à moins que ces règles diverses appliquées à un même univers qui est le nôtre ne le transforment radicalement. Je ne dirais pas : l'univers est ce que nous voulons qu'il soit, mais ce n'est pas très loin de ma pensée; et tout cela est joint avec une sensation d'une force extrême, c'est que la clé de l'énigme est toute proche, à portée de la main : peut-être que dans huit jours ou dans une heure ou dans une minute, nous allons la découvrir, ou nous apercevoir que nous l'avions depuis longtemps.

Alors, les sciences maudites détiennent peut-être

une clé elles aussi, *sans que cela soit le moins du monde contradictoire* avec la science occidentale telle que nous la connaissons. Et c'est là, je crois, où je me sépare radicalement de la masse de mes confrères. Ils pensent tous en termes de contradiction : et moi, non. Ce doit être pour cela que nous ne pouvons pas nous entendre.

Mais, pendant très longtemps, ce goût pour l'étrange n'est guère apparu à l'extérieur. Parce que je ne l'avais pas pleinement reconnu. Et aussi et surtout parce qu'il était très dangereux de le faire apparaître. Dans ce milieu aux idées étroites qu'est l'Université, règne un conformisme étouffant. Je risquais ma carrière pour un mot de trop : et je n'avais pas le sou, impossible donc de tenter ma chance. Nous autres Normands avons acquis dans nos vertes prairies une sorte de prudence rusée qui nous est une seconde nature. Nous ne nous brisons pas le crâne contre un mur, nous essayons plutôt d'en faire le tour ou de passer par-dessus. Dans mon cas, cela consistait à attendre : j'attendis.

Pourquoi je pense ce que je pense

Et maintenant, je voudrais, en vous racontant ma propre histoire, vous emmener dans certains sentiers que j'ai fréquentés, aux frontières du possible et de la folie peut-être... A la suite de quelques-uns, j'ai observé plusieurs aspects effarants du réel. Je crains que des lecteurs découragés ne laissent tomber ce livre en haussant les épaules. « Encore un homme de science dont l'esprit s'est égaré », soupireront-ils.

Qu'on me laisse plaider ma cause. Les phénomènes psychiques qu'on range sous le nom de parapsychologie (bien que beaucoup préfèrent psychotronique, psilogie ou encore anomalistique, pour échapper au premier terme, déshonoré par les charlatans) posent à l'esprit non informé le problème des limites de la science et du bon sens. Quand on les fréquente de près, toutes nos certitudes paraissent s'écrouler, et il est vrai, comme je viens de le dire, que le visage obscur de la folie apparaît parfois au détour du chemin : certains de ces phénomènes sont en effet dangereux pour l'équilibre mental, et il faut en réserver l'étude aux expérimentateurs très avertis.

Mais le réel est-il ce que nous croyons, ou ce que nous avons cru jusqu'à maintenant? N'a-t-il pas une

autre face (ou une infinité d'autres)? Avons-nous prêté suffisamment d'attention au troublant mystère qui nous environne?

Le problème central : la conscience

Le plus grand mystère n'est-il pas au-dedans de nous-mêmes? Et d'abord, le seul phénomène dont nous ayons connaissance, c'est la conscience, le plus étonnant, le plus indéfinissable et le plus fondamental de tous les phénomènes. Lorsque j'entends Changeux, éminent spécialiste de la neurophysiologie, déclarer que les images mentales se ramènent aux connexions neuronales et qu'il n'y a plus besoin de parler d'esprit ni de conscience, je me demande comment un savant incontestable peut écrire des phrases qui feraient refuser au baccalauréat un élève de terminale, à cause de leur insondable naïveté. Comment peut-on confondre ainsi tous les registres?

Je veux bien qu'il y ait quelque chose de suprêmement inquiétant dans le fait que nous savons tous ce qu'est la conscience sans pouvoir l'exprimer par des mots. L'étonnement devant cet état de fait est fort ancien, Descartes et Leibniz en ont donné des expressions saisissantes; et bien des philosophes croyaient, à cause de cela, que la conscience n'appartenait pas à l'Univers matériel...

Les physiciens, sur ce point, sont beaucoup moins naïfs et plus précis que les biologistes : les physiciens des quanta en particulier savent très bien que l'acte de la mesure qui fonde la physique est un acte de conscience, et certains n'hésitent pas à écrire que le phénomène premier n'est pas le fait physique, mais

la conscience. Nous voilà loin de la « conscience épiphénomène », voltigeant sans conséquence à la surface des faits sérieux. C'est à partir de réflexions très simples comme celles-ci (que je ne suis nullement le premier à énoncer) que je me suis forgé une philosophie goguenarde, d'un scepticisme revigorant. Voilà tout d'un coup la conscience remise au premier plan par les physiciens, tout en restant honnie par les biologistes (mais ils sont toujours en retard). C'est une volte-face sensationnelle par rapport à la physique du XIX^e^ siècle, comme je l'ai dit. Mais alors, il ne faut peut-être pas s'incliner avec trop de respect devant les théories scientifiques à la mode? Car en sciences, comme dans la haute couture, les modes ne sont point éternelles. Un monde où la conscience est un phénomène à nouveau respectable, et peut-être le plus important de tous, ne peut avoir rien de commun avec le monde des rationalistes racornis, héritage calamiteux du XIX^e^ siècle? Tous ces principes bien durs et bien empesés qui interdisent de considérer certains phénomènes parce que « non scientifiques », voilà qu'ils ont piteuse tournure tout à coup?

Les physiciens des quanta vont plus loin : certains avancent sérieusement que c'est l'acte de mesure qui d'une certaine façon détermine l'univers à être ce qu'il est. Attachons nos ceintures et tentons de les suivre un moment.

La dernière révolution scientifique

A quel point la science a changé!... Ce n'est pas un changement, c'est une véritable révolution; je dirai en peu de mots que le vieux matérialisme mécaniciste

fait figure de vestige archéologique; à l'heure actuelle, lorsqu'un tenant de cette manière de penser, généralement d'un âge vénérable, la défend en public, il ne suscite même pas la controverse mais des sourires. Tout vient de la physique [1]. Ce n'est plus du tout la même qu'au début du siècle.

Il serait trop long d'expliquer pourquoi. Et comment les conceptions de la physique ont radicalement changé : ce n'est pas de ma compétence. Qu'il me suffise de rappeler Einstein et sa relativité, qui ne fut pas le premier craquement, mais constitua un changement déterminant dans l'édifice de la physique classique. Ce changement s'exerce à des échelons subtils : supposons, par exemple, que nous décidions d'effectuer une mesure comme celle de la vitesse d'une automobile : pour cela nous pouvons nous servir du radar des gendarmes. L'appareil envoie une onde sur le véhicule et cette onde fait écho sur le mobile; en évaluant (automatiquement) au bout de combien de temps l'écho revient sur l'appareil émetteur, on peut avoir idée de sa vitesse. Et, bien entendu, le faisceau radar n'a aucune action mesurable sur l'automobile : il ne le pousse pas en avant, par exemple.

Le pousser en avant? voilà une supposition absurde, direz-vous : où prenez-vous de pareilles balivernes? Eh bien, supposons que l'automobile se réduise à des

---

1. Je ne saurais trop recommander la lecture du livre d'Ortoli et Pharabod, *Le Cantique des Quantiques*, dont le seul titre est une trouvaille (Éditions La Découverte, 1984). De l'avis de tous les physiciens, c'est un chef-d'œuvre de vulgarisation. Toute la physique quantique sans une seule équation, c'est une prouesse!... Je préviens toutefois le lecteur imprudent que s'il met le nez dedans, il va sentir le sol se dérober sous ses pas...

dimensions microscopiques, et, moins encore, aux dimensions d'une particule élémentaire. Et supposons que je veuille mesurer sa vitesse. Je ne puis le faire qu'à l'aide d'un agent physique qui sera une radiation que je lui enverrai; ou quelque chose d'analogue : mais dans ce cas, la radiation pousse en avant l'automobile. L'instrument de mesure n'est plus neutre. D'où il ressort qu'on ne peut mesurer à la fois la position et la vitesse d'une particule, car si on veut mesurer la vitesse, on perturbe la position et si on mesure la position, on perturbe la vitesse : c'est le fameux principe d'incertitude du célèbre Heisenberg.

Ainsi donc, ce qui est maintenant à la base de l'univers, ce n'est plus la certitude et le déterminisme, c'est l'incertitude et l'indéterminisme. Mais la situation est pire encore, ou plus drôle, suivant ce que vous préférez.

Nous nous sommes habitués à considérer l'atome comme un noyau entouré d'électrons qui tournent en orbite autour du noyau; et la plupart d'entre nous en ont formé une image visuelle : le noyau c'est une grosse bille, autour de laquelle tournent des billes plus petites : en quelque sorte comme le soleil entouré de ses planètes. Or il n'existe rien de tel.

Pour le comprendre il faut se reporter à une autre révolution de la physique, qui est venue de l'étude de la lumière et, entre autres, de l'effet photoélectrique. Nous savons tous ce que fait une cellule photoélectrique : elle donne un courant dès qu'un rayon lumineux la frappe, mais si l'on demandait à une dizaine de nos concitoyens choisis au hasard ce qui se passe exactement, il y a gros à parier que la plupart resteraient cois. C'est justement l'étude de ces comportements spéciaux de la lumière et de l'électricité qui a

porté les physiciens à reconsidérer la vieille ambiguïté de la nature de la lumière : tantôt elle se comporte comme une onde, ce qui donne lieu à toutes sortes de phénomènes bien connus, comme les interférences; et tantôt il n'y a pas d'autres moyens d'expliquer ce qui se passe qu'en supposant qu'elle est formée de corpuscules qui agissent comme de petits projectiles, des « grains de lumière ». Ce fut la gloire de De Broglie de combiner les deux concepts dans des théories d'une admirable abstraction (et complètement opaques pour les non-initiés). La lumière se comporte tantôt comme une onde, tantôt comme de petits projectiles *suivant l'expérience à laquelle on la soumet.*

Et c'est bien là le nœud de la question, car ce double aspect de la lumière est général. Reprenons notre image de l'atome : maintenant personne n'admet plus le modèle des petites billes tournant autour d'une bille plus grosse. Il n'y a absolument rien de tel! Chaque petite bille est en réalité un nuage de probabilités à l'intérieur duquel on a un nombre de chances calculable d'obtenir certains effets, et c'est tout : il faut absolument renoncer à l'image tactile et visuelle de la bille.

Ce n'est pas tout, et voilà le point où j'exhorte mes lecteurs à attacher leur ceinture, car nous allons plonger dans un trou d'air... Passons pour le nuage de probabilités, mais enfin, il reste qu'on peut faire des mesures. Qu'est-ce donc qu'une mesure? En termes physiques c'est un acte qui réalise le « collapse du psy », c'est-à-dire qui réduit le faisceau de probabilités qui constitue un corpuscule et l'amène à donner un chiffre dans un instrument de mesure. Mais qu'est-ce qu'un acte?

Et c'est là où nous parvenons aux idées les plus

ahurissantes de la physique, qui paraît revenir à de très anciennes notions métaphysiques : un acte c'est quelque chose qui est fait par un observateur, c'est-à-dire par une conscience; c'est-à-dire que la conscience est partie constituante obligatoire de la physique : elle *crée les phénomènes en les mesurant.* Ce qu'il y aurait donc de plus important dans l'univers, c'est la conscience.

Je m'entretenais jadis de tout cela avec mon ami le fameux physicien Costa de Beauregard et je lui posais la question obligée : mais enfin, avant que l'homme n'apparaisse sur la Terre, comment les phénomènes pouvaient-ils exister?

– Oh! me répondit-il, nous sommes amenés à supposer la préexistence de monades douées d'une sorte d'intelligence et d'une sorte de volonté, le tout pour sauvegarder les phénomènes!

Voilà donc où nous en sommes.

Je parlerai ailleurs dans ce livre de divers phénomènes que nous regroupons sous le nom d'anomalistique, psychocinèse, clairvoyance, etc., ou parapsychologie, terme malheureusement consacré par l'usage.

Ces phénomènes posent toute une série de problèmes tout à fait inacceptables pour l'ancienne physique, et je ne veux pas du tout dire que la nouvelle physique nous contraigne à les admettre. Mais il nous faut reconnaître qu'après les théories quantiques modernes, ils nous effarent beaucoup moins. Car les parapsychologues ont toujours postulé que les faits dont ils s'occupent transcendaient le temps et l'espace et que la conscience et la volonté de l'homme pouvaient agir directement sur la matière. Vous venez de lire la même chose énoncée sous une forme un peu

différente. Mais ce n'est pas fini. Venons-en au tremblement de terre suivant.

Le paradoxe d'Einstein-Podolsky-Rosen

On considère une molécule formée de deux atomes, chacun de ces atomes possédant une propriété particulière qu'on appelle le « spin », qu'il est trop compliqué de définir ici : il suffit de se souvenir que les spins de deux atomes sont égaux et de sens contraire, si bien que leur somme est égale à zéro. Si nous cassons en deux la molécule et envoyons les atomes dans des directions opposées, la physique des quanta démontre que les deux atomes qui ont été en interaction dans la molécule vont le rester : c'est-à-dire que leur spin continuera d'être égal et de sens contraire quelle que soit la distance; c'est-à-dire que si nous changeons expérimentalement le spin d'un des atomes, l'autre continuera d'être égal mais de sens contraire! Ce paradoxe qui a été récemment vérifié, à Orsay par la célèbre expérience d'Aspect, implique des conséquences incroyables, une véritable télégraphie instantanée dans l'espace, ou plutôt une révision fondamentale de nos idées sur l'espace : il ne serait, suivant certains, qu'une forme de notre sensibilité. Mais comment un des atomes s'y prend-il pour télégraphier à l'autre, et instantanément, que son spin a été changé? Si c'est une télégraphie, elle transcende l'espace-temps.

Une interface entre physique des quanta et parapsychologie : Schmidt et le chat de Schrödinger

Le chat de Schrödinger. Schrödinger suppose qu'il enferme un chat dans une boîte où il pourra être tué si un électron produit par un générateur de hasard emprunte une certaine voie, alors qu'il restera vivant si l'électron emprunte la voie opposée. Pour les classiques, il n'y a aucun problème pour constater le résultat : on regarde dans la boîte et on verra bien alors si le chat est mort ou vivant. Mais pour les quanticiens, c'est une tout autre histoire; car c'est l'observateur qui constitue le phénomène en produisant, du fait de l'observation, le « collapse du psy » : *s'il ouvre la boîte pour regarder, c'est à ce moment-là que le chat sera mort ou vivant.* Mais s'il n'ouvre pas la boîte, dans quel état sera le chat? Ni mort ni vivant? C'est une performance difficile, même pour un chat!

Nous allons voir comment Schmidt donne le mot de l'énigme par une très curieuse expérience de psychocinèse.

L'expérience de Schmidt. Le plus étonnant, c'est que le paradoxe du chat de Schrödinger a été résolu expérimentalement d'une manière inattendue. Schmidt a enfermé un chat dans une boîte réfrigérée à une température inconfortable pour le matou. Mais une lampe infrarouge pouvait s'allumer au hasard quand lui parvenait l'impulsion d'un générateur aléatoire, de telle manière que la somme des temps de chauffage et des temps sans chauffage soit égale.

Lorsqu'on vérifie l'appareil à vide, aucun problème,

les enregistrements montrent nettement la symétrie des impulsions. Mais si on y introduit le chat tout change, en ce sens que désormais la lampe s'allume *plus souvent qu'elle ne le devrait.* Une seule explication : le collapse du psy a été fait par un observateur, mais cet observateur, *c'est le chat.* Il n'est point besoin d'observateur extérieur.

Je pense que mes lecteurs, s'ils ont survécu jusqu'ici, pensent que maintenant c'est la limite entre le possible et l'impossible (a priori) qui devient floue. Cette limite n'est que dans notre esprit, et notre esprit a changé, parce que les sciences changent et de plus en plus rapidement.

Alors essayons donc de regarder d'un autre œil les faits « mystérieux », « inexplicables », « anti-scientifiques » dont l'histoire foisonne et même notre vie de tous les jours. Quel est ce nouvel univers où la conscience a droit de cité à nouveau? Et puisqu'elle est le plus inexplicable des phénomènes inexplicables, n'ayons pas peur d'en découvrir beaucoup d'autres...

Mes aventures en psy majeur...

Je me suis intéressé à ces choses depuis bien des automnes! Et maintenant que l'âge est venu et que je ne risque plus rien, je ne me souviens pas sans sourire de mes tortueux débuts dans l'étude des sciences maudites.

J'étais un jeune chercheur, dont l'avenir dépendait entièrement du bon vouloir de quelques pontifes embusqués dans les replis de l'Université ou du CNRS. Je savais ce qui m'attendait en cas d'incartade : et les « fausses sciences » comme disait une bande de fanatiques (mais de fanatiques puissants) constituaient l'incartade majeure, celle qu'on ne pardonne pas. Car ce que vous ne savez pas, bonnes gens, c'est que l'Inquisition n'a jamais cessé : elle fonctionne encore parfaitement. Oh! nous ne brûlons plus les gens! mais nous savons les réduire à la misère et au désespoir. Si j'étais découvert, à moi le ballet des lettres auxquelles on ne répond pas, des subventions qui ne sont pas accordées (pour des motifs parfaitement valables, bien sûr, mais qui n'ont rien à voir avec la vérité). A moi l'avancement qui se bloque, à moi la carrière irrémédiablement ratée.

Or j'étais sans le sou, ne connaissant presque per-

sonne parmi les gens qu'il eût fallu connaître, et chargé de famille de surcroît. Après mon pauvre père mort à la guerre, et avec mon frère, nous étions les premiers intellectuels de la famille. Je voulais arriver comme les autres, ou plutôt mieux que les autres. Mais d'un autre côté, j'étais sûr que les sciences maudites, quand on les aborde avec un esprit scientifique, sont pleines de promesses; c'était une grande piste, me disait mon instinct, qui en cinquante années de carrière ne m'a jamais trompé. Et je n'ai jamais abandonné une piste, par tous les diables de l'enfer!

Mais j'étais normand aussi, et même surtout... Là-bas dans la riante province, il nous arrive d'attacher une vache à un piquet : si c'est une vache gauchiste, elle va protester contre l'indignité qu'on lui impose et la disgrâce de se trouver attachée; elle revendique, elle invoque les Droits de la Vache. Mais la vache normande n'est pas encline à perdre son temps de cette façon : tirons d'abord parti, se dit-elle, de l'herbe qu'il peut y avoir autour du poteau; nous verrons ensuite à l'ébranler; au fil des jours, c'est bien le diable si nous n'arrivons pas à l'arracher. Et de fait les vaches normandes viennent à bout d'à peu près tous les poteaux.

Ébranlons le poteau, mais il ne faut pas en avoir l'air : c'est pourquoi j'ai publié mes premiers travaux là-dessus sous un faux nom. Et certains de mes élèves se sont compromis de la même façon, sous le nom de leur grand-mère! Au bout d'une dizaine d'années, tout le monde se doutait bien de ce que je fabriquais : mais il n'y avait pas de preuves, le scandale n'était pas public. La femme de César, à savoir l'Université, ne doit pas être soupçonnée : il suffit qu'elle coure le guilledou en cachette, et pas ouvertement. Nous

sommes ainsi. S'indigner n'est pas une attitude rentable...

Naissance d'une aventure...

Et puis un beau jour, je ne sais pourquoi je tentai avec ma femme une expérience pour voir, en lui demandant de deviner si je la regardais à travers une vitre rouge ou une bleue. Elle me tournait le dos et avait les yeux bandés, bien entendu. Sur quelques centaines d'essais, les résultats furent si bons que j'en fus estomaqué. Comme il n'y avait que deux possibilités, elle avait droit bien entendu à 50 % d'erreurs : mais elle n'en faisait qu'à peine 20! Ce qui sort tout à fait des limites du hasard.

Je m'en ouvris à un savant collègue (un des très rares aux idées larges) qui m'écouta avec intérêt, puis me posa une question bizarre :

– Votre femme avait les yeux bandés, mais lui aviez-vous bouché les oreilles?

Je ne compris pas d'abord ce qu'il voulait dire, mais je le fis tout de même. Aïe! dès les prochaines expériences apparurent les 50 % d'erreurs fatidiques. Et voilà ce qui s'était passé : un phénomène que nous appelons subception... Quand, par exemple, vous vous promenez la nuit dans une forêt obscure, vous n'arrivez pas à distinguer votre chemin; eh bien! fermez donc les yeux : vous allez immanquablement heurter un obstacle. C'est qu'une très vague lumière, ne serait-ce que « cette obscure clarté qui tombe des étoiles », vous permettait de discerner, par exemple, les masses végétales et la zone plus claire du sentier : mais les excitations lumineuses assez fortes pour guider vos

pas étaient trop faibles pour franchir le seuil de la conscience.

Ce qui me rappelle la célèbre histoire des chevaux d'Elberfeld. Un dresseur nommé Krall prétendit au début du siècle avoir appris à ses chevaux à compter, et même à extraire des racines carrées. Pour cela il disposait devant le cheval un panneau porteur du calcul à effectuer. Le cheval se mettait alors à frapper le sol de la patte antérieure droite pour les unités et de la gauche pour les dizaines et donnait très rapidement la solution désirée... Évidemment on pensa tout de suite à une supercherie, mais les expériences réussissaient aussi en l'absence du dresseur... D'autre part, un cheval qui peut extraire les racines carrées n'est plus un cheval de toute évidence : et pourtant Hans le Malin (c'était le nom du cheval, Kluge Hans) se comportait le reste du temps comme un honnête cheval allemand.

C'est le psychologue Pfungst qui découvrit la solution de l'énigme : les expérimentateurs n'étaient pas tout à fait séparés du cheval mais se trouvaient près de lui, derrière une cloison munie d'une lucarne, à travers laquelle ils l'observaient. Or, sans s'en douter, ils retenaient leur respiration dès que le cheval, en tapant du pied, approchait de la solution. Et Hans le Malin n'avait qu'à s'arrêter de taper du pied quand il ne les entendait plus respirer. C'était un cas de subception.

Oui, bien sûr... Mais il subsistait des objections. J'eus l'occasion de rencontrer bien des années plus tard le Dr Mackenzie, qui avait assisté aux expériences. Il était très âgé, mais se souvenait parfaitement d'une difficulté : en effet, disait-il, il existait des expériences où les expérimentateurs *ne savaient*